

## AVANT PROPOS

### **De la nitro**

Ne pas connaître l'inconnu est probablement une épouvantable tautologie. Mais il faut bien le reconnaître : c'est aussi un moteur de l'action. Car c'est bien parce que nous ignorions l'étendue du champ d'inconnaissance qui s'ouvrait devant nous que nous nous sommes engagés dans la réalisation de cet ouvrage. Ce fut la principale surprise des préparatifs du voyage : constater la rareté des amers solides pour envisager l'histoire des paysages sous l'angle de l'énergie, ou l'histoire des énergies sous l'angle du paysage. Nous disposions certes de précieux ouvrages sur l'histoire des énergies et des techniques d'une part, et sur l'histoire des jardins et des paysages d'autre part. Mais la relation entre les deux apparaissait peu, seulement de façon marginale ou elliptique. Dans ces rares contributions, c'était l'architecture qui était convoquée, plutôt que le paysage : on s'intéressait au surgissement et à l'évolution des objets techniques - moulins, barrages, centrales, pylônes, postes, etc. - davantage qu'à leur relation au contexte et aux perceptions par les populations. Il fallait donc défricher. Mais à qui confier le coupe-coupe ? Sylvain Allemand, avec son talent et sa fougue, son expérience d'écriture d'ouvrages divers, sa fréquentation du monde du paysage, et notamment de Vincent Piveteau<sup>1</sup> à travers les colloques de Cerisy, sa curiosité manifestée envers la Chaire paysage et énergie depuis sa création, apparaissait d'évidence comme notre homme. « Ce type, c'est de la nitro ! » s'exclama Philippe Fauvernier<sup>2</sup> les yeux brillants, à l'évocation de son nom. C'est bien ce caractère explosif qu'il nous fallait pour oser l'aventure. Et, parce qu'à son dynamisme s'allie une qualité d'écoute et une curiosité sans faille, au bout du voyage, la mise en perspective historique du paysage et de l'énergie a pris sous sa plume une réjouissante profondeur.

### **Cadrage des ouvertures**

Sylvain Allemand, comme tout bon paysagiste qu'il n'est pas, mais dont il connaît les manies, prend soin de cadrer les perspectives avant de les ouvrir et de nous inviter à les emprunter. C'est ce qu'il propose dans une première partie méthodologique en prenant appui, comme d'ailleurs pour l'ensemble de l'ouvrage, sur une multitude de regards d'historiens, de géographes, philosophes, sociologues, ..., mais aussi en convoquant des disciplines méconnues et fécondes pour notre sujet, comme l'archéologie industrielle. A rebours d'une vision trop simpliste des évolutions, il évoque ainsi l'empilement des énergies plutôt que leur succession linéaire. Il relativise la rupture paysagère des révolutions industrielles en rappelant à quel point l'industrie préexistait largement dans les campagnes séculaires,

---

<sup>1</sup> directeur de l'École nationale supérieure de paysage de Versailles-Marseille

<sup>2</sup> directeur des éditions Hermann

partout où c'était possible. Il pointe le risque d'un surdéterminisme technologique dans la lecture de l'évolution des paysages de l'énergie, alors que les innovations, selon la lecture simondonnienne qu'il nous en propose, tiennent plutôt d'allers et retours permanents entre des problèmes posés et des ressources territoriales. Il met en avant l'inversion paradoxale du paysage moderniste marqué davantage par la consommation que par la production. Il identifie les acteurs et rappelle leur rôle capital dans l'accélération, ou au contraire le ralentissement voire la mise en sommeil des innovations-transitions. Il met aussi en garde contre les limites du concept d'impact pour penser la concomitance du paysage et de l'énergie, notamment parce que la notion intègre mal le temps.

### **Triple perspective**

Une fois ce cadre posé, Sylvain Allemand ouvre les horizons dans trois directions : celle des convertisseurs, celle des formes de paysages et celle de sites et territoires emblématiques.

La première prend acte de la nature mystérieuse de l'énergie, si étrange qu'elle a mis longtemps à être nommée ainsi : nous ne pouvons pas créer d'énergie, seulement récupérer celle qui est présente dans la nature, par exemple l'énergie du rayonnement solaire, la force du vent ou l'énergie chimique accumulée dans les combustibles fossiles. Dès lors, décrypter les liens paysage et énergie à l'aune des convertisseurs, ces machines permettant la récupération et la conversion d'une énergie sous une autre forme, prend sens. Cette entrée bouscule quelques idées reçues quant à la manière dont ces convertisseurs ont produit les paysages, ne serait-ce qu'en inversant la proposition en un paysage producteur plutôt que produit ; et, au-delà, il illustre le caractère ni linéaire, ni irréversible, ni cyclique de l'histoire des relations entre paysages et énergies.

Le deuxième axe propose d'observer quatre types de paysage (agricole, industriel, de transports, de communication) pour montrer non seulement comment ils se transforment sous l'effet de l'introduction d'une nouvelle source d'énergie ou d'innovations techniques (de nouveaux convertisseurs), mais encore comment ils se combinent et recombinent, jusqu'à ce que parfois l'un domine les autres et détermine leur évolution. C'est d'ailleurs sous l'angle de la combinaison de ces quatre types de paysages que Sylvain Allemand perçoit le paysage de la ville, relativisant la puissance du fait urbain hors sol pour faire valoir ses liens énergétiques irrépessibles avec les territoires, dans une figure d'archipel où le non bâti pèse autant que le bâti.

Le troisième axe propose un tour de France en huit étapes. Chacune illustre ce que Sylvain appelle dès le début de l'ouvrage la théorie de la dépendance au sentier, où comment l'inscription paysagère contemporaine des énergies peut avantageusement se faire sans amnésie, sur une reconnaissance de leur histoire. Cette nouvelle perspective complète avec bonheur les deux premières. On perçoit, à la lecture des témoignages recueillis et à leur très

vivante transcription, la dimension profondément humaine du paysage. On comprend à quel point on ne peut engager son évolution de façon volontaire, notamment à la faveur de la transition énergétique, qu'en intégrant cette dimension, si bien évoquée par les textes de notre enquêteur journaliste. Ici par exemple, le technicien gestionnaire des éoliennes travaille dans la mairie pour être au plus près du terrain et de ses habitants ; là, l'éolienne s'appelle Robert : elle porte le prénom de l'agriculteur chez qui elle a été implantée ; là-bas encore, un travail d'enquête auprès des habitants riverains dévoile l'attachement des populations pour une cheminée de centrale thermique. Le texte rend visible les invisibles que sont les hommes et les femmes qui travaillent à la gestion et au maintien des sites, ainsi que les habitants qui vivent avec ces équipements. On comprend à quel point le paysage prend sens non seulement par une matérialité sensible et bien pensée des relations entre les artefacts énergétiques et leur contexte physique, mais également par une immatérialité non moins sensible des relations des populations avec ces artefacts : expérience de co-construction, copropriété d'un bien qui devient commun (à travers notamment les coopératives citoyennes), représentations artistiques, événements festifs ou culturels spécifiques, hybridation des usages, ..., autant d'actions d'appropriation affective des signaux tangibles de l'énergie, convoquant une créativité qui s'accommode souvent mal du carcan conceptuel imposé par les réglementations.

Je me garderai de dévoiler la conclusion, qui s'offre comme un carrefour en étoile : à la fois lieu de rencontre des trois perspectives suivies, et point d'ouverture vers de nouvelles et stimulantes directions.

Mais je profiterai de ces riches apports pour rebondir sur deux points ; loin d'épuiser les nouveaux champs d'exploration ouverts, ils n'ont vocation qu'à tirer des fils vers les enjeux de notre transition énergétique contemporaine.

### **Profondeur géologique - un autre rapport au temps et à l'espace**

La mise en perspective historique que nous propose Sylvain Allemand est aussi une mise en abîme. L'image géologique qu'il emploie permet de faire valoir la superposition en strates des énergies, qui s'accumulent au fil du temps plus qu'elles ne se succèdent les unes aux autres en une simple frise chronologique ; cela ne remet pas en cause le concept de transition, cela l'historicise. En remontant dans l'histoire, on constate à quel point la production d'énergie a fait partie du paysage le plus familier : depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, tous les bords de rivières favorables aux moulins à eau ont été aménagés, jusqu'au cœur des bourgs et des villages ; depuis le XVI<sup>e</sup>, tous les points hauts et ventés ont été piqués de moulins à vent, jusqu'aux remparts des villes. Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, le premier et principal réseau de chaleur consistait à vivre au plus près des bêtes en plaçant l'étable contre les pièces à vivre. Partout la force animale des bœufs, des chevaux, des ânes et des mulets était convoquée pour les travaux des villes et des champs, le charroi des productions, le transport des personnes. A cette omniprésence visuelle et animée des énergies, ou plus précisément de

leurs convertisseurs, s'ajoutaient les activités quotidiennes d'aménagement et de gestion pour parvenir à les utiliser : couper et ramasser le bois, entretenir le feu, nourrir et conduire les animaux, porter les produits au moulin, dériver et canaliser l'eau, mettre en marche et arrêter les machines, et bien sûr cultiver et élever pour manger. L'industrie était partout, et le paysage partout façonné par et pour l'énergie, bien avant les révolutions industrielles : dans les campagnes comme dans les villes, à la mer comme à la montagne, pour profiter au mieux du bois ou des moteurs à eau qu'offraient les ressauts aménagés des rivières, les chutes des torrents, le jeu biquotidien des marées : moulins céréaliers, moulins de pompage, moulins à foulon pour l'industrie du drap, moulins à papier, scieries, moulins à poudre, forges pour la sidérurgie, ...

La lecture de l'ouvrage fait même apparaître de façon frappante à quel point la première révolution industrielle, celle du charbon, n'est pas véritablement une révolution paysagère en France, mais bien une évolution transitionnelle. Certes le bassin minier du Nord-Pas de Calais, qui mute rapidement d'est en ouest de paysage agricole à paysage industriel et urbain, semble témoigner du contraire. Mais il constitue plutôt une exception dans les paysages français du XIXe siècle. Pendant près de trois quarts de siècle, la machine à vapeur ne servait qu'à pomper l'eau des mines ou à souffler l'air dans les hauts fourneaux. Le maximum d'usage du bois pour la sidérurgie française n'est atteint qu'en 1856. Encore en 1880, la moitié de l'énergie utilisée par l'industrie était de nature hydraulique. C'est que la France n'est pas l'Angleterre. Elle est riche de bois et d'eau plus bien plus que de houille ; et la même lente évolution concerne l'Allemagne. Même l'électricité des débuts ne révolutionne pas les paysages. Au contraire, elle relégitime les forces naturelles si longtemps exploitées, en particulier le vent et les marées. Quant aux paysages agricoles, ils perdurent dans leurs formes traditionnelles jusqu'au milieu du XXe siècle, 150 ans après les débuts du charbon ; car la machine à vapeur, trop lourde, ne convient pas à la mécanisation des terres. De ce continuum de transitions, il résulte des paysages de mix énergétique, façonnés au cours des siècles, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

A contrario de la première, la seconde révolution industrielle, celle du pétrole et de l'électricité, s'impose partout dans le paysage comme un bouleversement puissant et rapide dès lors qu'elle se généralise : aux Etats-Unis dès l'entre-deux-guerres, en Europe après la Seconde Guerre mondiale, dans le monde aujourd'hui. Car elle concerne cette fois tout l'espace et tous les types de paysages : ceux des campagnes, des villes, des activités, des mobilités et des communications. L'étalement de l'urbanisation, la dégradation des entrées de villes, la banalisation et la standardisation des matériaux et de l'architecture, la séparation des fonctions et des productions par un urbanisme et une agriculture de zoning, la simplification des paysages et des milieux, l'érosion du vivant non humain, sont tous le fruit de ce bouleversement de notre rapport à l'énergie. Pourtant, les recherches et études de paysage ont jusqu'à une période très récente peu investi le champ énergétique. Les Atlas de paysage par exemple, réalisés depuis près de trente ans dans chaque département, identifient certes l'accélération de la transformation des territoires au sortir de la Seconde

Guerre mondiale, mais sans que le lien à l'énergie soit explicite et développé. Mais pas d'anachronisme : cet angle mort dans notre appréhension des paysages, cette façon de ne pas mettre le mot sur les maux, ne révèlent pas une faiblesse propre aux études de paysage. Ils témoignent, à leur façon, d'une distance générale des populations et de notre culture à l'énergie, du fait de son abstraction. La production de la seconde révolution industrielle s'est en partie effacée de nos vies, en même temps que, paradoxalement, la consommation a explosé. Seuls les pylônes et les fils du transport de l'électricité passent dans nos paysages quotidiens. Vus sous cet angle, on comprend mieux les enjeux contemporains de remettre les énergies en visibilité : les énergies renouvelables, exploitant le vent, le soleil, l'eau et la biomasse, sont principalement des énergies du paysage, tandis que les énergies fossiles, extraites loin de nos frontières et transportées par mer ou par oléo et gazoducs, restent aussi souterraines que les forêts d'âge géologique dont elles sont issues. Le changement d'échelle est également frappant, entre les petites unités omniprésentes générant ce paysage familier, et les implantations géantes et rares, éloignées des habitations, créant un paysage spectaculaire de barrages et de lacs hydroélectriques, de centrales nucléaires ou thermiques et de ports méthaniers. Faire revenir la production d'énergie dans le paysage quotidien n'est donc pas le seul enjeu de la transition contemporaine. Il s'agit aussi de combiner ce retour au familier avec la place à donner aux implantations imposantes. On pressent, au fil des pages de cet ouvrage, à quel point la transition énergétique, rendue nécessaire par le dérèglement climatique, est aussi une transition paysagère : le passage d'une vision statique et éthérée de nos milieux de vie hérités de cette invisibilité, à celui d'un engagement dynamique dans l'action pour accompagner qualitativement les indispensables transformations, en rendant acceptables et même désirables leur présence au quotidien.

Ainsi, la métaphore géologique vaut aussi parce qu'elle renvoie bien à un mouvement, mais dans un tempo très singulier : globalement lent, mais qui peut donner lieu à des accélérations, voire à des soubresauts. Ce rapport au temps contrasté des mutations énergétiques et paysagères ne peut manquer de nous renvoyer au délicat pilotage politique de la transition contemporaine, tiraillé entre le besoin et le manque de temps : besoin de temps pour se désintoxiquer progressivement de l'usage immodéré et addictif des puissantes énergies fossiles et fissiles, et urgence dictée notamment par le dérèglement climatique qui en est la conséquence. *L'Anthropocène*, concept proposé par Paul Crutzen en 1995 pour évoquer cette responsabilité humaine, est bien un terme géologique, et c'est justement la tension qu'il porte entre temps long et temps court qui fait débat sur l'opportunité de son usage.

### **Génie paysager - un autre rapport au paysage**

Les paysages ne sont pas que la conséquence passive des équipements qui permettent la production, le transport ou la consommation des énergies : ils en sont aussi la cause. Ils portent leurs ressources, imposent leurs reliefs et leurs sols, étendent leurs zones humides

et leurs plaines, offrent leur climat et leur végétation ; ils sont tissés de la trame du vivant, à la fois délicate et dynamique, qui rend la captation des énergies et leur transformation sensibles aux milieux et à leurs relations écologiques et sociales pour le vivant dans son ensemble, qu'il soit humain, animal ou végétal.

Sylvain Allemand rappelle à foison que c'est par des allers et retours permanents entre des problèmes posés et des ressources territoriales que se produit l'innovation sinon l'invention. On comprend alors que cette innovation ne concerne pas que l'énergie et ses artefacts techniques, mais bien aussi le paysage. C'est le paysage de l'eau qui a été inventé par les moulins à eau et le paysage des collines par les moulins à vent ; la première révolution industrielle a aussi été créatrice de paysage, et c'est bien cette reconnaissance qui explique l'inscription à l'UNESCO du bassin minier du Nord-Pas de Calais.

Inversement, on pourrait à raison considérer que le découplage de l'énergie et des territoires, favorisé par la deuxième révolution industrielle, n'a pas produit véritablement d'invention ou d'innovation paysagère, du moins pas à l'échelle du bouleversement énorme qu'elle a engendrée à travers l'explosion de la consommation. Comme si ce bouleversement du paysage était inversement proportionnel à sa création. Comme si la puissance des transformations territoriales témoignait de la faiblesse de la conception paysagère. Nulle invention, innovation ou créativité dans un bouleversement qui vient déconsidérer le paysage comme la seule résultante plus ou moins fortuite des évolutions imposées par les implantations énergétiques. Nulle chance d'inscrire au patrimoine mondial de l'UNESCO les paysages subis d'une surconsommation de masse.

Il faut bien renverser le primat de l'énergie sur le paysage acquis à la faveur de la deuxième révolution industrielle, pour que l'intention créatrice de paysage préside, ou du moins accompagne réellement, les mutations énergétiques contemporaines.

L'invention des paysages : c'est bien là l'un des enjeux majeurs de la transition énergétique contemporaine, laissé dans l'ombre par la nécessaire - mais insuffisante en soi - recherche de l'innovation industrielle. A rebours des mutations brutales de la seconde moitié du XXe siècle, seul l'accroissement de la créativité paysagère permettra d'éviter des bouleversements des lieux de vie devenus inacceptables. Car les sensibilités et perceptions relatives à la « nature », au « cadre de vie » et au « progrès » ont évolué. Il faudra pour cela réactiver le génie paysager qu'appelle de ses vœux Sylvain Allemand, mais aussi susciter une volonté politique à même de transformer des cadres et des process devenus anachroniques. Puissent ces vocations s'affirmer à la faveur de la lecture de cet ouvrage.

### **Faiseurs de perspectives**

Ce livre n'aurait pu voir le jour sans d'autres faiseurs de perspectives. Le photographe Patrick Delance, bravant le temps par sa patience et l'espace par son œil, nous donne à voir des paysages énergétiques emprunts à la fois de grandeur et de familiarité. Grâce à lui, un

souffle vivifiant de grand air bruisse à travers les 350 pages du livre, et contribue au plaisir de voyager dans les paysages de l'énergie. Pas d'exhaustivité, là encore, mais des choix qui correspondent à ceux des huit étapes de notre trop court tour de France et qui ne donnent qu'une envie : poursuivre l'exploration. L'iconographe Florence Briand, quant à elle, a écumé les archives pour mettre au jour quelques perles évocatrices d'une histoire par l'image infiniment riche, qui résonne étroitement avec les textes de Sylvain Allemand. Une admiration émerge du soin et de la qualité de représentations anciennes, notamment des XVIIIe et XIXe siècles, pour montrer la construction attentive, quasi amoureuse, de certains paysages énergétiques. D'autres impressionnent par la dénonciation puissante, qui ne date pas d'aujourd'hui, de certains déséquilibres destructeurs. Là encore, on souhaite que cette plongée trop courte dans les profondeurs des collections donne des vocations aux chasseurs de trésors. Enfin les partenaires fidèles de la Chaire et un cercle élargi de spécialistes, trop nombreux pour être cités ici – ils figurent dans l'ours et les remerciements – ont rendu possible cette première exploration, en offrant qui leurs moyens financiers, qui leur temps, qui leurs connaissances, avec une générosité sans faille.

Que tous soient ici très chaleureusement remerciés.

Bertrand Folléa